

REVUE
DE
PHILOLOGIE
DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

TOME 86

2012

FASCICULE 2

KLINCKSIECK

REVUE
DE
PHILOLOGIE
DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. CASEVITZ
PROFESSEUR ÉMÉRITE
À L'UNIVERSITÉ
DE PARIS OUEST NANTERRE

ET

Ph. MOREAU
PROFESSEUR ÉMÉRITE
À L'UNIVERSITÉ
DE PARIS EST CRÉTEIL

ANNÉE ET TOME LXXXVI

FASC. 2

(148° de la collection)

PARIS
KLINCKSIECK

Retrouvez les sommaires de la *Revue de philologie*
et les nouveautés Klincksieck sur
www.klincksieck.com

ISBN 978-2-252-03939-7
© Klincksieck, 2014

ENNIUS,
LES ASTRES ET LES THÉORIES ANCIENNES DE LA VISION.
À PROPOS DE *SOL ALBVS* ET DE *RADIIS ICTA LVX*
(v. 84-85 Sk)¹

Les *Annales* d'Ennius n'en finissent pas de faire couler de l'encre. Certains des fragments conservés sont parfois si nébuleux qu'ils suscitent dans le meilleur des cas des interprétations divergentes, dans le pire un aveu d'incompréhension qui se traduit par la qualification de la leçon comme corrompue ou incohérente. Beaucoup de travail reste donc à faire. Dans cette optique, cet article se propose de revenir sur un fragment qui a déjà fait l'objet de nombreuses discussions. Nous citerons d'abord l'ensemble du texte d'après l'édition d'Otto Skutsch², les vers qui nous intéressent plus particulièrement étant les v. 84-85³ :

- 72 *Curantes magna cum cura tum cupientes*
Regni dant operam simul auspicio augurioque.
In īmonte Remus auspicio sedet atque secundam
75 *Solus auem seruat. At Romulus pulcer in alto*
Quaerit Auentino, seruat genus altiuolantum.
Certabant urbem Romam Remoramne uocarent.
Omnibus cura uiris uter esset induperator.
Expectant, ueluti consul quom mittere signum
80 *Volt, omnes auidi spectant ad carceris oras,*
Quam mox emittat pictos e faucibus currus,
Sic expectabat populus atque ore timebat
Rebus, utri magni uictoria sit data regni.
Interea sol albus recessit in infera noctis.

1. Au seuil de cet article, nous souhaiterions exprimer toute notre gratitude au professeur Lambert Isebaert pour avoir relu avec une grande acribie la présente contribution, et pour nous avoir fait bénéficier, au travers de ses conseils, de sa très grande expertise de la langue latine. Nous souhaiterions également remercier le comité de rédaction de la *Revue de Philologie*, dont les remarques et suggestions ont permis une sensible amélioration du présent article. Les interprétations soutenues ici n'engagent évidemment que l'auteur.

2. O. Skutsch, éd. *Ennius, Annales*, Oxford, 1985. La traduction est de notre main. Concernant les v. 84-85, nous n'en donnons ici qu'une traduction littérale sur laquelle nous reviendrons dans la suite de cet article.

3. 84-85 Sk = 90-91 V² = 93-94 Warm = 92-93 Fl.

- 85 *Exin candida se radiis dedit icta foras lux*
Et simul ex alto longe pulcerrima praepes
Laeua uolauit auis. Simul aureus exoritur sol,
Cedunt de caelo ter quattuor corpora sancta
Auium, praepetibus sese pulcrisque locis dant.
 90 *Conspicit inde sibi data Romulus esse propritim,*
Auspicio regni stabilita scamna solumque.

« S'en occupant avec un grand soin, alors désireux de régner, ils s'appliquent en même temps aux auspices et aux augures. Rémus prend place sur une colline pour l'observation des auspices et observe seul un vol d'oiseaux favorable. Quant à Romulus, favori des dieux⁴, il cherche au sommet de l'Aventin, il observe la race des êtres au vol élevé. Ils rivalisaient pour savoir s'ils appelleraient la ville Rome ou Remora. Le souci pour tous les hommes était de savoir lequel des deux serait le chef. On attend, comme lorsque le consul veut donner le signal, tous regardent, impatients, vers les ouvertures de la ligne de départ, [se demandant] à quel instant celui-ci laissera bientôt s'élancer les chars colorés hors de leurs stalles. De la même manière, le peuple était dans l'expectative, et la crainte de ce qui allait se passer se lisait sur les visages, [on ne savait] auquel des deux serait accordée la conquête du pouvoir suprême. Entre-temps, le blanc soleil s'était retiré dans les profondeurs de la nuit. Ensuite la lumière éclatante, frappée par les rayons, se dévoila et en même temps, venant d'en haut, un très bel oiseau d'heureux présage vola à gauche. Au même moment, le soleil d'or se lève, et trois fois quatre oiseaux sacrés s'avancent depuis le ciel, ils se dévoilent dans les lieux d'heureux présages. Romulus comprend à partir de là que le royaume et le trône inébranlable de la royauté lui ont été donnés en propre par l'auspice. »

Ce fragment, qui nous a été transmis par Cicéron dans son *De diuinatione*⁵, prenait originellement place dans le premier livre des *Annales*, qui était consacré aux Origines, d'Énée à la mort de Romulus. Il est aussi l'un des plus longs que nous ayons conservés. Nous disposons donc d'un contexte suffisant qui permet d'identifier de manière assez certaine l'épisode auquel le fragment en question se rapporte, ce qui est un véritable luxe en comparaison d'autres passages des *Annales*. Pourtant, quelques expressions employées par le poète rudien demeurent difficilement compréhensibles et dès lors dif-

4. Dans un contexte augural, le terme *pulcher* peut désigner la personne qui a reçu ou qui va recevoir un signe favorable des dieux (J. Linderski, « Founding the City. Ennius and Romulus on the site of Rome », dans J. Linderski, *Roman Questions. Selected Papers*, Stuttgart, 2007, II, p. 5).

5. Cic., *Div.* 1, 107-108.

facilement traduisibles. Désirant narrer la célèbre prise d'auspices qui présida à la fondation de Rome et surtout au choix du fondateur de l'*Vrbs*, Ennius s'évertue à intensifier sur le plan dramatique la longue attente du prodige favorable. Pour ce faire, il use d'abord d'une métaphore qui ne pose pas de problèmes particuliers (l'attente du signal de départ des jeux du cirque), puis d'une mise en scène astronomique destinée à mettre en exergue, par l'allusion aux astres et à la lumière, l'arrivée du prodige tant attendu. C'est précisément cette allusion poétique qui suscite la polémique quant à son interprétation et à sa traduction.

La première difficulté provient des deux soleils évoqués par Ennius, dont le premier, de couleur blanche (*sol albus*), se coucherait (*recessit in infera noctis*), tandis qu'au même moment, le second, de couleur or, se lèverait. C'est alors précisément que le présage aurait été constaté.

L'autre problème posé par le texte d'Ennius vient du vers énigmatique qui sépare les mentions des deux soleils. En effet, après le coucher du soleil blanc (*exin*, v. 85) et en même temps que le lever du soleil or (*simul*, v. 86), Ennius décrit l'apparition de la lumière en ces termes : *candida se radiis dedit icta foras lux*, ce que l'on pourrait traduire littéralement par « la lumière blanche frappée par les rayons se dévoila à l'extérieur ». On voit immédiatement qu'il est très difficile de fournir une traduction qui soit à la fois respectueuse des mots de l'auteur et intelligible par les Modernes.

Le présent article a pour objet d'éclaircir la compréhension de ces deux problèmes et de proposer une traduction que nous espérons plus adaptée du vers 85 Sk.

1. Le *sol albus* : à la recherche d'un astre non identifié

1.1. De la lune à l'étoile du matin : incertitudes et polémiques à propos de l'identification

Concernant l'expression *sol albus*, le premier problème rencontré se rapporte à l'identification de l'astre en question. Les premiers éditeurs, en particulier Merula⁶ de même que Vahlen dans sa première édition⁷, ont interprété ce « soleil blanc » comme désignant la lune, par opposition au *sol aureus* que l'on trouve deux vers plus loin et qui est très clairement à identifier au soleil du jour, dont le lever est accompagné de l'apparition de la lumière (sur ce dernier point, tous les spécialistes sont d'accord). Cette interprétation est de toute évidence la plus simple et la plus logique de prime abord. Néanmoins,

6. *Enni Annalium LIBB XIII quae apud varios auctores superant fragmenta : conlecta, composita, illustrata ab Paulo Merula*, Leyde, 1595. Cf. p. CCX dans l'édition que nous avons consultée (réimpression de 1635).

7. *Ennianae poesis reliquiae*, éd. J. Vahlen, Leipzig, Teubner, 1854, p. xxxv.

Vahlen changea d'avis dans ses éditions ultérieures et les éditeurs et érudits postérieurs tentèrent d'expliquer autrement le *sol albus* d'Ennius. La plupart préférèrent y voir la désignation du soleil du jour, ce qui a soulevé un nombre certain de nouveaux problèmes qu'ils ont tenté d'expliquer ou de résoudre de diverses manières⁸ ; nous y reviendrons par la suite. H.D. Jocelyn, qui était conscient que cette dernière interprétation soulevait plus de questions qu'elle n'en résolvait, proposa une solution alternative, identifiant le *sol albus* à l'étoile du matin⁹. Finalement, R. Albis a fait le point sur toutes ces hypothèses divergentes et présente des arguments assez convaincants en faveur d'un retour à l'interprétation initiale de la lune¹⁰. Dans les lignes qui suivent, nous reprendrons le problème en apportant d'autres arguments qui tendent à conforter l'interprétation du *sol albus* comme astre lunaire.

Les premières objections à l'hypothèse initiale sont apparues lorsque l'on a quitté le domaine sémantique pour soulever des questions d'ordre stylistique, lexicologique, voire, s'il est permis d'employer ce mot, statistique. En effet, O. Skutsch¹¹ souligne le fait que l'épithète *albus* est tout à fait inhabituelle pour désigner la lune, tandis qu'en revanche l'équivalent grec λευκός est employé comme qualificatif du soleil, notamment chez Homère, qui est comme on le sait le modèle par excellence d'Ennius¹². L'emploi du mot *sol* à la place de *luna* est aussi considéré par le même éditeur comme étant « un mystère ». Si ces arguments font réfléchir, ils n'en sont toutefois pas pour autant déterminants. En effet, Albis a d'abord montré que λευκός était aussi employé chez Homère pour caractériser la lune¹³. Et nous ajouterons que le caractère inhabituel de l'emploi de l'expression *sol albus* pour désigner l'astre de la nuit n'invalide pas nécessairement l'hypothèse de la lune, surtout lorsque l'on parle des œuvres d'Ennius, car on trouve chez ce fondateur de la tradition épique de nombreuses créations poétiques, morphologiques et métriques qui n'ont pas nécessairement été reprises par la suite. Le « soleil blanc » pourrait donc tout aussi bien faire partie de ces essais qui ne connurent guère de fortune. En outre, l'on ne peut exclure la possibilité d'un

8. Cf. notamment E.H. Warmington, *Remains of old Latin*, 1 : *Ennius and Caecilius*, Loeb Classical Library, Londres-Cambridge MA, 1967, p. 30-31 (*sol albus* représenterait le soleil du jour, momentanément dissimulé par un nuage avant de réparaître en tant que *sol aureus*) ; Skutsch, 1985, p. 231-233 ; É. Tiffou, « Le thème de la lumière dans la fondation de Rome », *Latomus*, 57, 2, 1998, p. 306-317 (la pâleur du soleil à laquelle *albus* ferait allusion serait due à la première phase d'une éclipse solaire, tandis que *sol aureus* désignerait le retour triomphant de l'astre, vainqueur des ténèbres) ; E. Flores, éd. *Ennius, Annali*, 2, Naples, 2002, p. 53-55.

9. H.D. Jocelyn, « Urbs augurio augusto condita », *PCPhS*, 197 [n.s. 17], 1971, p. 44-74.

10. R.V. Albis, « Twin suns in Ennius' *Annales* », dans E. Tylawsky et C. Weiss (dir.), *Essays in honor of Gordon Williams : twenty-five years at Yale*, New Haven, 2001, p. 25-32.

11. Skutsch, 1985, p. 232. Ce savant avait déjà formulé cette théorie plus d'une vingtaine d'années auparavant : O. Skutsch, « Enniana IV : *Condendae urbis auspicia* », *CQ* n.s. 11,2, 1961, p. 252-267, plus précisément p. 262-264.

12. En témoigne entre autres le v. 3 : *uisus Homerus adesse poeta*.

13. Albis, 2001, p. 28.

jeu référentiel entre Homère, Aratos et Ennius à propos du terme λευκός et de la lune. En effet, Homère entame le chant 24 de son *Iliade* par un acrostiche mettant en exergue dans les cinq premiers vers le mot λευκή. Or il est reconnu que le poète Aratos, dans ses *Phénomènes*, s'est inspiré de son illustre prédécesseur pour composer son propre acrostiche (v. 783-787), basé sur le mot λεπτή qui, en raison de sa similitude à λευκή, est considéré comme une allusion directe au poète fondateur de la littérature grecque¹⁴. Et il se trouve que dans les vers en question Aratos ne décrit pas autre chose que la lune. Si l'on garde à l'esprit qu'Homère eut une influence considérable sur Ennius et que ce dernier s'essaya lui-même à la composition d'acrostiches¹⁵, on peut sérieusement se demander si le poète rudien, par l'emploi du mot *albus*, ne s'est pas consciemment inséré dans ce jeu référentiel, pour le plus grand bonheur des lecteurs érudits. Dans ce cas, c'est bien la lune qu'Ennius aurait eu à l'esprit en employant l'équivalent latin de λευκός.

Toujours dans le domaine des arguments stylistiques et lexicologiques, H. Jocelyn s'appuie sur un autre vers d'Ennius (571 Sk) pour soutenir que *sol albus* ne désignerait ni le soleil, ni la lune, mais plutôt l'étoile du matin (Lucifer)¹⁶ :

Interea fugit albus iubar Hyperionis cursum

« Entre-temps la blanche étoile du matin fuit la course du Soleil. »

L'idée est que *albus iubar* et *sol albus* seraient des expressions synonymes ne faisant allusion qu'à un seul et même astre (l'étoile du matin). Toutefois, O. Skutsch souligne que l'emploi du mot *sol* constitue un obstacle sérieux à cette interprétation¹⁷. Finalement, il est intéressant de constater que la seule chose non hypothétique que l'on puisse tirer de ce fragment est que le mot *albus* est une épithète attachée à un astre nocturne. En effet, l'étoile du matin, si elle n'apparaît qu'en fin de nuit, n'est plus visible une fois le soleil levé. Or la lune étant l'astre nocturne par excellence, l'épithète *albus* semble tout aussi indiquée pour la qualifier. Ainsi, le fragment 571 Sk peut être également utilisé pour défendre l'hypothèse qu'il était destiné à contourner.

1.2. Sur l'opposition *albus/candidus* et le rapport avec λευκός

Malgré la relative faiblesse des arguments stylistiques et lexicologiques, il nous semble que les adjectifs employés pour qualifier les différents astres

14. D. Kidd, éd. *Aratus, Phaenomena*, Cambridge, 1997, p. 446.

15. Cic., *Diu.* 2, 111-112 : *Ea, quae ἀκροστιχίς dicitur, cum deinceps ex primis uersus litteris aliquid conecitur, ut in quibusdam Ennians : Q. ENNIVS FECIT.*

16. Jocelyn, 1971, p. 70.

17. Skutsch, 1985, p. 232.

(*albus* et *aureus*) ainsi que la lumière (*candida*) ne sont pas anodins et qu'ils ne constituent pas seulement des variations arbitraires¹⁸. L'opposition *albus/candidus*, plus particulièrement, a déjà fait l'objet d'un certain nombre de discussions¹⁹. Dès l'Antiquité, les Anciens opéraient une distinction sémantique entre les deux adjectifs (Serv., *Georg.* 3,82) :

Aliud est candidum esse, i. e. quadam nitenti luce perfusum, aliud album, quod pallori constat esse uicinum.

« Il y a une différence entre une chose qualifiée de *candidus*, c'est-à-dire baignée d'une lumière brillante, et une autre qualifiée d'*albus*, qui est, c'est bien connu, proche d'un teint pâle. »

Quant aux Modernes, ils s'accordent généralement pour suivre cette répartition²⁰, même s'il est admis que « la confusion est fréquente »²¹. Ceci dit, il n'est pas inintéressant à ce stade d'examiner d'un peu plus près ce qu'il en est chez Ennius. Or il nous semble d'une part qu'*albus* serait à associer aux astres nocturnes, par opposition à *aureus* qui qualifierait le roi des astres diurnes, d'autre part que la blancheur éclatante de la lumière solaire (qui est exprimée en grec par le terme λευκός, que l'on trouve chez Homère et qu'Ennius connaissait très certainement) aurait été transposée par le poète rudien non pas à l'aide du mot *albus*, mais plutôt grâce à l'adjectif *candidus*. Ce mot apparaît en effet dans deux vers des *Annales* particulièrement significatifs à ce sujet. Le premier n'est autre que le vers 84 Sk, que nous analyserons en détail dans la suite de cet article et qui sépare le *sol albus* du *sol aureus*. Ennius a assemblé dans ce vers les mots *lux*, *candida* et *radii*, ce qui donne l'impression d'une explosion de lumière. Or cette déferlante lumineuse,

18. Contrairement à ce que Skutsch suggère (1985, p. 233) : « *Candida : the variation on albus is certainly intentional, though probably made for stylistic rather than semantic reasons* ».

19. Voir en particulier l'étude fondamentale et toujours très utile de J. André, *Étude sur les termes de couleur dans la langue latine*, Paris, 1949, p. 25-38. Pour une bibliographie commentée sur ce sujet, cf. H. Nowicki, « *Candidus* », dans O. Hiltbrunner (dir.), *Bibliographie zur lateinischen Wortforschung*, 3, Berne-Stuttgart, 1988, p. 205-212.

20. Ennius est même considéré comme étant, avec Plaute, à l'origine de cette distinction : « *Seit Ennius und Plautus belegtes Adj. zur Bezeichnung der strahlenden Variante der weißen Farbe, damit Gegensatz zu albus* » (Nowicki, 1988, p. 20).

21. A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, s.u. *albus*, 4^e éd. augm. par J. André, Paris, 1979, p. 20. Voir aussi André, 1949, p. 25-26. À la p. 28, J. André, qui accepte manifestement comme état de fait l'interprétation de Vahlen² (*sol albus* désignant le soleil du jour), tente d'expliquer le remplacement du « plus usuel *sol aureus* » par *sol albus* en invoquant une variation de teinte ainsi que le principe qui voudrait que « tout ce qui se rapproche du blanc peut être dit tel ». Il est évident que l'interprétation de Vahlen² est loin d'être conforme à l'emploi usuel des mots latins et que J. André a dû établir des règles supplémentaires, au demeurant assez floues, pour intégrer la conception de l'éditeur d'Ennius. Pour notre part, nous préférons donner raison à la démonstration générale de J. André et ne considérer les règles particulières expliquant le *sol albus* que comme un ajout dû à une erreur d'interprétation de Vahlen.

outre le fait qu'elle renferme en elle-même la notion contenue dans le grec λευκός²², est aussi explicitement assimilée à la lumière du jour et à l'astre solaire en particulier : par l'emploi du mot *simul*, Ennius nous confirme bien que cette lumière éclatante apparaît simultanément au lever du *sol aureus*. Cela aurait pu n'être qu'une coïncidence si notre poète n'avait pas à nouveau employé *candidus* avec une signification équivalente dans le vers 572 Sk :

Inde patefecit radiis rota candida caelum.

« Ensuite le disque radieux «du soleil» dévoila le ciel de ses rayons. »

Cette fois-ci, l'adjectif *candidus* est utilisé pour qualifier le disque solaire lui-même (*rota*), et non plus seulement la lumière qui en émane. Quant à la notion de brillance éclatante associée à *candidus*, elle est à nouveau soulignée par l'emploi de *radiis* dans le même vers. Pour achever la démonstration de l'équivalence entre *candidus* et la notion de blancheur éclatante contenue dans λευκός, nous citerons un dernier vers où le mot est attesté dans l'œuvre épique d'Ennius (148 Sk) :

Prodinunt. Famuli tum candida lumina lucent.

« Ils s'avancent. Alors les serviteurs font briller les flambeaux rayonnants. »

La notion de brillance est tout aussi manifeste, l'adjectif *candida* n'étant pas ajouté dans d'autres buts que de renforcer au-delà de la normale, dans le contexte des funérailles de Tarquin l'Ancien, le caractère lumineux des torches, en conjonction avec les mots *lumina* et *lucent* qui sont déjà très explicites.

Ces constatations tendent à confirmer que le mot *albus* ne fait référence chez Ennius qu'à la couleur blanche sans notion particulière de brillance (qui serait réservée à *candidus*). Et nous sommes d'autant plus enclin à favoriser cette répartition sémantique que la troisième et dernière attestation de *albus* dans les fragments conservés des *Annales* (après *sol albus* et *iubar albus*) qualifie l'écume blanche sortant de la bouche des chevaux en pleine course (v. 539 Sk : *spumas albas*) : aucune notion de lumière éclatante n'est évidemment associée à cette image. *Sol albus* ne désignerait donc pas autre chose à notre avis qu'un astre blanc sans éclat, qui plus est le roi des astres au moment où il accomplit sa révolution dans le ciel (d'où l'emploi du mot *sol*).

22. Le mot λευκός est ici – et dans le reste du présent article – entendu dans l'acception restreinte que lui a octroyée Skutsch dans sa discussion, c'est-à-dire en tant que qualificatif du soleil. Dans l'absolu, λευκός, même s'il fait d'abord référence au blanc lumineux et rayonnant, peut aussi selon le contexte désigner la simple couleur blanche (cf. P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, s.u. λευκός, nouv. éd., Paris, 2009, p. 607-608).

Mais ce roi des astres est éclipsé par le lever d'un autre roi plus important encore (ce qui se traduit par le qualificatif *aureus*) et qui n'est autre que le soleil du jour. Au terme de l'analyse des arguments stylistiques, l'hypothèse de la lune semble donc à privilégier. Toutefois, avant de la confirmer, il convient d'examiner si une autre catégorie d'arguments ne changerait pas la donne.

1.3. *L'apport contextuel (1) : le « changement d'ère » et la transition des astres*

Les vers dont nous avons discuté jusqu'à présent ont la particularité de faire partie d'un fragment de plus grande ampleur comprenant une vingtaine de vers. Le contexte nous est donc accessible et peut donner de précieuses indications sur la manière d'interpréter les vers posant question.

Avant toute chose l'on pourrait trouver étrange que le coucher de la lune soit un prérequis au lever du soleil²³. Il faut toutefois garder à l'esprit que nous sommes face à une œuvre littéraire et qu'Ennius, en bon poète, n'hésite pas à créer et accentuer des effets lorsqu'il les estime suggestifs. Et pour un écrivain particulièrement influencé par la culture grecque et par les théories pythagoriciennes, la mise en valeur d'une conjonction d'un coucher de lune et d'un lever de soleil est l'occasion idéale pour produire un effet remarquable, singulièrement lorsqu'il est question d'un moment aussi fondamental que la désignation par les dieux du fondateur de Rome. Le pouvoir évocateur de la transition des astres, qui symbolise la fin d'une ère et le début d'une nouvelle, est particulièrement fort : l'insertion du présage favorable de Romulus au moment précis de cette transition annonce sans équivoque la nouvelle ère romaine et le destin glorieux qui attend la ville naissante²⁴. C'est également dans cet esprit que l'on pourrait insérer l'argument très convaincant d'Albis qui voit dans les « soleils jumeaux » une transposition céleste des frères jumeaux en compétition pour la fondation de la Ville – et donc la domination du monde : tout comme le soleil de la nuit doit laisser la place au soleil du jour, Rémus doit s'effacer devant Romulus²⁵. Outre cette explication symbolique, nous ajouterons que la concordance du coucher de lune et du lever de soleil n'est pas un phénomène si exceptionnel : il se produit en effet à chaque pleine lune, lorsque le soleil, la terre et la lune sont alignés, notre planète se trouvant entre les deux astres.

23. C'est en tout cas la réserve qu'émet Skutsch, 1985, p. 231.

24. La symbolique de l'avènement d'une nouvelle ère est aussi évoquée par É. Tiffou, afin de justifier son hypothèse d'une éclipse solaire (Tiffou, 1998, p. 308), hypothèse à laquelle nous ne pouvons toutefois pas souscrire, parce que cela poserait de sérieux problèmes pour expliquer le déroulement de la prise d'auspices dont nous parlerons dans la section suivante.

25. Albis, 2001, p. 30.

Examinons maintenant les vers qui précèdent immédiatement le passage discuté, afin de déterminer s'ils influent sur notre théorie de la transition des astres. Là encore, nous voyons que les interprétations divergent, les différences de point de vue étant *in fine* induites par l'hypothèse retenue à propos de *sol albus*. Selon certains²⁶, le signe vu par Rémus et la longue attente amplifiée par la métaphore du départ des jeux du cirque ne peuvent avoir eu lieu qu'en plein jour. La prise d'auspices aurait ensuite été interrompue par la nuit (symbolisée par le coucher du *sol albus*), avant de reprendre immédiatement après à la suite du lever du *sol aureus* (considéré comme le même astre que le *sol albus*, mais avec une variation stylistique). Toutefois, il nous semble que cette hypothèse produirait un effet poétique bien moins réussi, avec un pouvoir évocateur largement inférieur à celui que nous avons mis en avant ci-dessus. En effet, la transition entre les deux rois des astres, l'un nocturne, l'autre diurne, laisserait dans ce cas la place à la simple description d'un phénomène des plus banals (le coucher suivi du lever du seul soleil du jour), simplement relevé par une variation stylistique portant sur un jeu de couleurs (*albus* – *aureus*). En outre, cette hypothèse aurait pour effet de supprimer complètement la nuit du récit d'Ennius (le lever succédant immédiatement au coucher du soleil) et donc d'accélérer considérablement le rythme des événements. Or la métaphore des jeux du cirque, qui met l'accent sur l'attente du départ des chars, instant très court en réalité, mais perçu par contraste comme très long par les spectateurs et aussi par les lecteurs d'Ennius, montre que c'est précisément l'effet contraire que le poète a voulu créer. Pourquoi aurait-il pris la peine de ralentir le rythme du récit par un habile procédé de style²⁷ si c'était pour rompre immédiatement l'effet produit dans le vers suivant ? Cette solution semble donc ne pas être la plus opportune.

1.4. L'apport contextuel (2) : la prise d'auspices et la métaphore des jeux du cirque

Logiquement, l'alternative la plus simple serait d'envisager les vers qui précèdent le v. 85 – autrement dit le début de la prise d'auspices des jumeaux et le présage de Rémus – comme une description de ce qui se serait passé pendant la nuit. Il est d'ailleurs bien connu que le rituel de la prise d'auspices requiert le *silentium noctis* quand il doit être accompli sans erreurs lors de certains moments très importants de la vie politique et militaire²⁸. Dans ce

26. Skutsch, 1985, p. 231, qui suit Vahlen après son changement d'avis.

27. Cf. P.J. Aicher, « Ennian artistry : Annals 175-179 and 78-83 (Sk.) », *CJ*, 85, 1990, p. 218-224, selon lequel les vers 78-83 sont un exemple remarquable de la capacité d'Ennius à manipuler l'imagerie.

28. G. Wissowa, « *Auspicium* », *RE*, II, 2, Stuttgart, 1896, col. 2586-2587 ; H.-F. Mueller, « *Nocturni coetus in 494 BC* », dans C.F. Konrad (dir.), *Augusto augurio. Rerum humanarum et divi-*

cas, l'officiant se lève à minuit (*silentio surgere*), s'installe sur une *solida sella* pour éviter le moindre craquement et observe jusqu'à l'aube. Cette situation pourrait très bien correspondre à celle que nous lisons chez Ennius : la gravité de la situation (il ne s'agit rien moins que de la fondation de la Ville !) justifie une prise d'auspices *silentio noctis*, les jumeaux prenant place à minuit sur leurs promontoires et observant les présages jusqu'à l'aube.

Néanmoins, cette explication ne convient pas à tous les exégètes. Deux positions divergentes méritent notre attention. La première est celle de Skutsch, qui souligne le fait que la prise d'auspices de nuit ne concernait que les *auspicia pullaria* – autrement dit l'observation des poulets sacrés – et non pas les vols d'oiseaux dans le ciel, car l'obscurité ne permettrait pas de voir correctement ce genre de présage²⁹. L'objection de Skutsch est incontestablement à prendre en considération. Toutefois, même s'il est certain que la luminosité nocturne reste dans le meilleur des cas bien inférieure à la lumière du jour, il nous semble que par une nuit de pleine lune (qui est la seule phase lunaire pouvant correspondre à l'expression *sol albus*), l'observation des oiseaux reste possible. La luminosité amplement suffisante de la lune aux yeux des Anciens est d'ailleurs attestée par Tite-Live, dans une situation de combat qui requiert plus encore que l'on y voie clair (Liv. 5,28,10) :

Hostes, nocturnam fugam ex tumulo Romanorum ut ab ea uia, quae ferebat Verruginem, excluderent, fuere obuii proeliumque ante lucem – sed luna pernox erat – commissum est [et] haud incertius diurno proelium fuit.

« Afin de couper aux Romains toute retraite nocturne depuis leur hauteur par la voie qui menait à Verrugo, les ennemis vinrent à leur rencontre et le combat fut engagé avant l'aube – mais la lune brilla toute la nuit et le combat ne fut pas plus incertain qu'en plein jour. »

Cet extrait est assurément très explicite. La *luna pernox* (autrement dit qui se lève au crépuscule et se couche à l'aube) ne peut correspondre qu'à une pleine lune, tandis que la lumière qui en émane était, aux yeux des Anciens, suffisamment claire pour permettre une action qui ne fût « pas plus incertaine qu'en plein jour ».

Une autre position a été récemment adoptée par Flores³⁰. Selon le savant italien, la phase nocturne du rituel ne concernerait que « l'activité préparatoire » à l'observation des présages, cette observation n'étant possible qu'en

narum commentationes in honorem Jerzy Linderski, Stuttgart, 2004, p. 77-88 et plus précisément 78-80. L'article de Wissowa est cité par Flores, 2002, p. 55, qui toutefois restreint les propos du savant allemand à une « activité préparatoire » au rituel, afin de rendre possible la solution qu'il propose et que nous détaillerons dans les lignes qui suivent.

29. Skutsch, 1985, p. 232-233.

30. Flores, 2002, p. 55-56.

plein jour. Ainsi, le premier vol d'oiseaux vu par Rémus (v. 74-75) se serait produit lors d'une première journée, tandis que la métaphore des jeux du cirque serait destinée à donner au lecteur l'impression d'une longue nuit d'attente avant le présage final favorable à Romulus à l'aube du jour suivant. Pour que cette solution soit possible, Flores recourt à la solution ultime du philologue en déclarant les vers 84-86 comme « une leçon incongrue » et en déplaçant le vers 84 entre les v. 78 et 79, tout en maintenant l'interprétation de *sol albus* comme soleil couchant³¹.

La proposition de Flores présente toutefois un certain nombre d'inconvénients. Le premier tient à la méthode elle-même : le déplacement de vers dans une telle proportion et la modification à la seule discrétion de l'éditeur d'une leçon qui fait pourtant l'objet d'une remarquable unanimité parmi les manuscrits³² sont des solutions extrêmes, qui ne doivent être employées qu'en désespoir de cause (c'est le principe bien connu de la *lectio difficilior*). Or les problèmes qui ont amené au recours à une telle méthode sont dus davantage à l'interprétation que l'on donne au syntagme *sol albus* qu'à une leçon difficilement lisible ou faisant l'objet de nombreuses variantes dans les manuscrits. Si la seule solution qui reste à l'éditeur est le déplacement du vers, peut-être nous faut-il nous demander si l'interprétation que l'on essaye de défendre est vraiment la plus adaptée. En outre, le déplacement du vers 84 tel qu'il est proposé a tendance à briser l'effet poétique en deux endroits. Tout d'abord, en désolidarisant le *sol albus* du *sol aureus* et de sa *lux candida*, le pouvoir évocateur du changement d'ère, dont nous avons déjà parlé, disparaît totalement³³. Le second effet poétique affecté par le déplacement du vers est celui de l'attente de la désignation du chef : au v. 78, cette désignation est l'unique sujet d'inquiétude de tous les hommes (*omnibus cura uiris* est d'ailleurs placé en tête de vers, avec une hyperbate qui met d'autant mieux en exergue *omnibus* et *cura*) ; au vers suivant commence la métaphore des jeux du cirque, avec comme premier mot *expectant*, dont le sujet sous-entendu reprend *omnibus*. On voit tout de suite le lien étroit qui

31. Le recours à la technique du déplacement des vers pour les mettre dans un ordre différent de celui qui nous est transmis par les manuscrits avait déjà été mis en œuvre précédemment par Bergk (T. Bergk, *Kleine Philologische Schriften*, 1, Halle, 1884, p. 240), mais avec une variante. Bergk était en effet d'avis d'identifier *sol albus* à la lune et de déplacer le vers 84 au tout début du fragment, afin que l'auspice de Rémus ait lieu à l'aube, quand les premières lueurs du jour commencent à dissiper l'obscurité de la nuit, mais avant que le soleil ne se lève et que n'apparaisse le présage de Romulus. Le peu de temps séparant ces deux moments clés aurait été allongé par la métaphore des jeux du cirque, entraînant ainsi une distorsion entre le temps réel et le temps du récit et une augmentation de la tension dramatique.

32. En témoignent les appareils critiques des éditeurs, qui ne mentionnent aucune variante pour les vers 84-86, alors que d'autres vers du même fragment sont manifestement très altérés (surtout au début, autour du v. 73).

33. Avec l'identification du *sol albus* au soleil couchant, cette notion de changement d'ère était déjà fortement affaiblie, mais pouvait encore être défendue en invoquant la renaissance du soleil (cf. *supra*). Mais en séparant le *sol albus* du *sol aureus*, l'effet est définitivement supprimé.

unit les deux vers, *omnibus cura uiris* introduisant *expectant* et produisant un effet de gradation du sentiment d'inquiétude qui s'empare de la foule tout entière. Or en insérant le coucher du *sol albus* entre les deux, le crescendo de la tension dramatique s'en trouve très sérieusement perturbé. La modification de la leçon des manuscrits nous apparaît ainsi difficile à accepter au plan stylistique et poétique.

Revenons maintenant sur la raison principale qui a amené Flores à proposer cette modification, à savoir l'idée que la prise d'auspices de Rémus et l'attente qui la sépare de celle de Romulus n'ait pas pu se produire de nuit. Flores a déjà fait remarquer, citant l'article de Wissowa, que « l'étape préparatoire » à la prise d'auspices pouvait être réalisée juste après minuit et jusqu'à l'aube, tandis que la constatation du présage ne pouvait se faire qu'à la lumière du soleil. Cette restriction lui permettait ainsi de justifier à la fois le déplacement du vers 84 et l'interprétation de *sol albus* comme soleil couchant, le présage de Rémus ne pouvant avoir lieu que la veille de celui de Romulus. Un réel problème posé par une telle reconstruction est que cela allongerait considérablement le temps consacré au rituel (il s'étalerait sur un jour, une nuit et l'aube du jour suivant), sans compter le fait que « l'étape préparatoire » (autrement dit l'installation des officiants, Romulus et Rémus) se retrouve en pleine journée... Une autre difficulté est que l'érudit allemand, dans son article, ne parle ni « d'étape préparatoire », ni de restrictions quant au moment de la prise d'auspices. S'appuyant sur les sources antiques (notamment Festus³⁴ et Tite-Live³⁵), il met en évidence la composante la plus importante du rituel, le silence, qui est « une nécessité absolue » pour une prise d'auspices favorable, et décrit la procédure mise en œuvre pour y parvenir, notamment lorsque la cérémonie a lieu au sein d'un camp militaire. Or il ne semble pas que le moment le plus important, à savoir la constatation du présage, soit expressément exclu de la phase nocturne. D'ailleurs, l'exemple cité par Wissowa, tiré de l'œuvre de Tite-Live, met en scène une prise d'auspice présidant à la nomination d'un dictateur, et toute la cérémonie fut effectuée pendant la nuit. Étant donné que l'on recourt généralement à cette magistrature lors de périodes difficiles et de grand danger, il n'est guère étonnant que l'on ait voulu mettre un soin particulier à s'assurer au maximum des conditions de silence nécessaires au bon déroulement du rituel³⁶. Dans ces conditions, nous préférierions ne pas opter pour une correction des manuscrits, qui semble créer plus de problèmes qu'elle n'en résout.

34. Fest. p. 474 L. s.u. *silentio surgere* : « *silentio surgere ait* » dici, ubi qui post mediam noctem *auspicandi causa ex lectulo suo si-lens sur-rexit*.

35. Liv. 8,23,15 : *cum consul oriens de nocte silentio diceret dictatorem*.

36. Pour une étude plus détaillée de la notion de *silentium* lors des prises d'auspices, cf. l'excellent article de M. Humm, « Silence et bruits autour de la prise d'auspices », dans M.T. Schettino et S. Pittia (dir.), *Les sons du pouvoir dans les mondes anciens*, Besançon, 2012, p. 275-295. La nécessité du *silentium noctis* est aussi la principale raison qui nous pousse à ne pas suivre l'hypothèse émise par É. Tiffou, identifiant la succession du *sol albus* et du *sol aureus* à une éclipse du

Après avoir ainsi argumenté sur la faisabilité de la prise d'auspice pendant la nuit, il nous reste à répondre à une question pratique simple, mais de laquelle dépend la validité de toutes les hypothèses défendues jusqu'à présent : les oiseaux volent-ils effectivement la nuit ? Non seulement la réponse à cette question s'avère positive, mais les circonstances dans lesquelles se déroulent ces vols nocturnes se révèlent en outre d'un intérêt particulier pour notre propos. En effet, c'est essentiellement en période migratoire que les oiseaux se déplacent la nuit. La raison est simplement la nécessité de dépenser le moins d'énergie possible, afin de permettre l'accomplissement d'un voyage qui est pour les oiseaux éprouvant et cause d'une grande mortalité³⁷. Nous ajouterons que c'est aussi en période de migration que les oiseaux se déplacent en groupes importants. Or les présages attribués à Romulus et Rémus correspondent précisément à ce type de réalité. Cela nous amène à penser que le récit forgé autour de la désignation par les dieux du fondateur de Rome pourrait très bien s'inspirer d'observations qui étaient effectivement effectuées par les Romains lors de la prise d'auspices, des observations qui devaient bien avoir lieu la nuit et jusqu'à l'aube, qui devaient être relativement peu fréquentes (les périodes migratoires étant circonscrites à certains moments de l'année, sans compter qu'il fallait aussi un ciel dégagé lors d'une nuit de pleine lune afin de permettre l'observation par les officiants) et qui devaient être assez impressionnantes. Rien d'étonnant donc à ce que l'on ait choisi d'attribuer ce genre de signes divins à Romulus et Rémus, le nombre de douze étant bien évidemment symbolique. Finalement, nous avons peut-être conservé, grâce à Ennius et malgré le caractère poétique de son œuvre, quelques précieuses informations à propos de certaines pratiques augurales romaines.

Nous concluons cette première partie en constatant que tous les éléments étudiés jusqu'à présent nous amènent d'une part à considérer que la tradition manuscrite ne comporte pas d'erreur majeure nécessitant une correction radicale, d'autre part à revenir à l'interprétation initiale qui identifiait *sol albus* à la lune et *sol aureus* au soleil du jour. Si nous devons récapituler ce qu'aurait voulu précisément dire Ennius dans ses vers, et ainsi tenter de reconstruire la succession des événements (en restant conscient que nous parlons bien évidemment d'un texte poétique et non d'un relevé astronomique précis), nous dirions que la prise d'auspices a commencé pendant la nuit (le *silentium noctis* étant nécessaire), qu'ensuite Rémus observa, grâce au *sol albus* (en

soleil (Tiffou, 1998) : une telle solution non seulement supprimerait la nuit du rituel de la prise d'auspices, mais créerait en outre une situation qui n'est absolument pas propice au *silentium*.

37. T. Alerstam, « Flight by night or day ? Optimal daily timing of bird migration », *Journal of Theoretical Biology*, 258,4, 2009, p. 530-536. Des recherches récentes ont de plus montré que, pour se diriger, les oiseaux ont développé la capacité à visualiser le champ magnétique terrestre, ce qui leur permet de voler la nuit sans se soucier de la luminosité (H. Mouritsen *et al.*, « Night vision brain area in migratory Songbirds », *Publications of the National Academy of Science*, 102, 2005, p. 8339-8344).

réalité une *luna pernox*, autrement dit une pleine lune) un premier groupe d'oiseaux migrateurs, avant que Romulus ne découvre aux premières lueurs de l'aube un unique très bel oiseau d'heureux présage (*pulcerrima praepes laeua*), observation suivie immédiatement après³⁸ par l'apparition du disque solaire au-dessus de la ligne d'horizon et le passage d'un autre groupe plus important encore d'oiseaux migrateurs favorable à Romulus.

2. *Radiis icta lux* : les théories anciennes de la vision

2.1. *Les données du problème*

Le second point que nous nous proposons de traiter dans cet article concerne la traduction et l'interprétation du vers 85 qui marque la transition entre le coucher du *sol albus* et le lever du *sol aureus*. Il s'agit d'une description de la lumière, qui apparaît manifestement à ce moment précis. Le sens global du passage se comprend aisément : après (*exin*) le coucher du *sol albus*, l'apparition des premiers rayons du soleil marque l'avènement de l'aube, avant que le disque solaire proprement dit ne s'élève à son tour au-dessus de la ligne d'horizon. En revanche, les difficultés apparaissent lorsque l'on tente de traduire plus précisément les mots d'Ennius et de les interpréter. Littéralement, le vers se rend comme suit : « la lumière blanche frappée par les rayons se dévoila à l'extérieur ». Il est évident que la signification des termes *lux*, *radiis* et *icta* doit ici être précisée. En effet, *lux* et *radiis* ne font manifestement pas référence au même concept, puisqu'il est nécessaire que les « rayons » frappent la « lumière », afin que cette dernière puisse être visible. Cette leçon a laissé les modernes assez perplexes ; tandis que l'identification du *sol albus* a provoqué de nombreuses discussions, l'interprétation des concepts problématiques du vers 85, en revanche, n'a pas réellement fait l'objet de véritables tentatives d'éclaircissement³⁹. Skutsch ne propose

38. Ennius emploie le mot *simul*, mais la comparaison avec Lucrèce (Lucr. 2, 144-149), qui distingue clairement les premières lueurs de l'aube (*primum aurora nouo cum spargit lumine terras*) de l'embrasement du ciel (*quam subito soleat sol ortus tempore tali / conuestire sua perfundens omnia luce*) tend à suggérer que le poète rudien, qui a peut-être inspiré à ce niveau-ci son homologue du I^{er} siècle av. J.-C., distinguait également deux temps dans l'apparition de la lumière matinale. Et ce malgré l'emploi du mot *simul* qui apparaît d'ailleurs à deux reprises dans deux vers successifs (v. 86-87 Sk), cette répétition semblant *in fine* impliquer, au niveau de la seconde occurrence, une succession immédiate plutôt qu'une véritable simultanéité. Dans ce cas, les premiers rayons de l'aube seraient à voir dans le v. 85 (*candida lux*), l'apparition du disque solaire et l'embrasement du ciel dans le v. 87 (*aureus sol*).

39. Les traducteurs modernes se contentent généralement de rendre le sens global du passage, en modifiant de manière plus ou moins importante la structure grammaticale du texte d'Ennius ; seul compte véritablement l'effet poétique produit : « *Then clear shot forth, struck out in rays, a light* » (Warmington, 1967 [1935], p. 31) ; « Puis l'aurore éblouissante, frappée par les rayons, se jeta au dehors » (G. Freyburger et J. Scheid, trad. *Cicéron, De la divination*, Paris, 1992, p. 82),

qu'une interprétation générale : ce ne sont pas directement les rayons du soleil que l'on aurait vus en réalité, mais plutôt la lumière qui apparut venant des objets après que ces derniers eurent été frappés par les rayons du soleil. Néanmoins, aucune tentative de traduction n'accompagne cette proposition d'interprétation, ce qui laisse malheureusement le problème entier. Même si l'idée d'identifier *radii* à la lumière émanant directement du soleil et *lux* à celle reflétée par les objets ainsi éclairés est attrayante, il n'en reste pas moins que le texte d'Ennius ne mentionne pas les objets en question, alors qu'il affirme de manière explicite que c'est bien la « lumière » qui est directement frappée par les « rayons ». L'interprétation de Skutsch est en revanche parfaitement conforme à la vision scientifique moderne de la lumière et du phénomène de la vision. Or les Anciens n'avaient pas les mêmes cadres de perception des réalités naturelles que nous. Flores a d'ailleurs, avec prudence, évité l'interprétation moderne en supposant que la « lumière » en question était « une sorte de substance de type et de nature inconnus »⁴⁰ et il clôt la question en rapportant ce vers à « une conception présocratique, peut-être pythagoricienne »⁴¹, dont nous ne connaissons pas les détails. Il apparaît en fait que cette dernière suggestion de Flores nous donne une piste nous permettant de pousser plus loin l'investigation. En effet, la philosophie pythagoricienne n'est peut-être pas étrangère aux raisons qui ont amené Ennius à composer le vers comme il l'a fait.

2.2. Les théories antiques de la perception visuelle

Il importe avant toute chose de passer en revue les différentes conceptions de la lumière et du phénomène de la perception visuelle dans l'Antiquité. À cet égard, l'extrait suivant, repris au *De placitis philosophorum* du Pseudo-Plutarque, permettra de faire le point sur le sujet (Plut., *Moralia*, 901B) :

Δημόκριτος Ἐπίκουρος κατ' εἰδώλων εἰσκρίσεις ὥντο τὸ ὁρατικὸν συμβαίνειν, καὶ κατὰ τινων ἀκτίνων ἔκκρισιν μετὰ τὴν πρὸς τὸ ὑποκείμενον ἔνστασιν πάλιν ὑποστρεφουσῶν πρὸς τὴν ὄψιν. [...] Ἴππαρχος ἀκτῖνάς φησιν ἀφ' ἑκατέρου τῶν ὀφθαλμῶν ἀποτεϊνομένας τοῖς πέρασιν αὐτῶν οἷον χειρῶν ἐπαφαῖς περικαθαπτούσας τοῖς ἐκτὸς σώμασι τὴν ἀντίληψιν αὐτῶν πρὸς τὸ ὁρατικὸν ἀποδιδόναι.

traduction presque identique à celle de J. Heurgon, qui préfère toutefois « frappée de rayons » (J. Heurgon, *Ennius, I. Annales*, Paris, 1960, p. 39) ; « *Poi candida dai raggi colpita venne fuori la luce* » (E. Flores, éd. *Ennius, Annali*, 1, Naples, 2000, p. 47) ; « *Doch dann erschien weißes Licht, von Strahlen der Sonne getroffen* » (O. Schönberger, éd. *Ennius, Fragmente*, Stuttgart, 2009, p. 33).

40. Flores, 2002, p. 56.

41. *Ibid.*

« Démocrite et Épicure pensaient que la vue se produisait par la pénétration des images, c'est-à-dire par l'émission de certains rayons [visuels] qui, après avoir percuté l'objet qu'ils rencontraient, retournent en arrière vers les yeux. [...] Hipparque dit que c'est en s'étendant à partir de chacun des yeux [et] en se fixant par leurs extrémités sur les corps extérieurs comme des mains effleurant [les objets], que les rayons fournissent leur perception à l'organe de la vue. »

Ainsi, il existait *grosso modo* deux grandes théories de la perception visuelle⁴². La première, dite « intromissionniste » et défendue en particulier par les atomistes, implique l'entrée dans l'intérieur de l'œil d'un rayon qui en était initialement issu et qui a été réfléchi par l'objet regardé. C'est précisément l'arrivée de ce rayon qui permettrait à l'œil de percevoir l'objet d'origine. La seconde théorie, établie par les Pythagoriciens (Hipparque est d'ailleurs traditionnellement considéré comme étant l'un d'eux), est appelée « extramissionniste », à l'inverse donc de la précédente. Elle stipule qu'il est simplement nécessaire que le rayon sorte de l'œil sans y revenir, la vision étant rendue possible par le simple contact de ce rayon avec l'objet regardé. Il existe une exception, cependant, qui ne fait que confirmer la règle. En effet, selon les tenants du Pythagorisme, le retour du rayon visuel vers l'œil ne se produit que dans un cas bien spécifique, celui du reflet des images dans le miroir (Plut., *Moralia*, 901D) :

Οἱ ἀπὸ Πυθαγόρου κατ' ἀντανakλάσεις τῆς ὀψεως φέρεσθαι μὲν γὰρ τὴν ὄψιν τεταμένην ὡς ἐπὶ τὸν χαλκόν, ἐντυχοῦσαν δὲ πυκνῷ καὶ λείῳ πληχθεῖσαν ὑποστρέφειν αὐτὴν ἐφ' ἑαυτήν, ὁμοίον τι πάσχουσιν τῇ ἐκτάσει τῆς χειρὸς καὶ τῇ ἐπὶ τὸν ὦμον ἀντεπιστροφῇ.

« Les Pythagoriciens [considèrent que les images réfléchies dans les miroirs sont produites] par la réfraction du rayon visuel : car le rayon visuel s'élance, tendu de la même façon contre le bronze, mais en rencontrant une surface serrée et lisse, répercuté, il se retourne sur lui-même, se trouvant pour ainsi dire dans la même situation qu'une main se tendant puis retournant vers l'épaule. »

Quelle que soit la variante choisie, un point commun émerge de ces deux grandes théories : l'existence d'un rayon visuel. C'est lui qui, de manière assez consensuelle, était considéré par les Anciens comme étant à l'origine du phénomène de la vision, les divergences de point de vue entre philosophes n'apparaissant que relativement aux détails du processus. On estimait

42. Cf. aussi A.M. Smith, *Ptolemy's Theory of Visual Perception*, Philadelphie, 1996, p. 21-23.

que ce rayon était produit par un feu situé à l'intérieur de l'œil, ce dont témoigne notamment ce fragment d'Alcméon, considéré par ailleurs comme étant représentatif de la théorie pythagoricienne (Theophr., *Sens.* 26) :

Ὁφθαλμοὺς δὲ ὁρᾶν διὰ τοῦ πέριξ ὕδατος. Ὅτι δ' ἔχει πῦρ, δῆλον εἶναι· πληγέντος γὰρ ἐκλάμπειν. Ὅρᾶν δὲ τῷ στίλβοντι καὶ τῷ διαφανεῖ, ὅταν ἀντιφαίνῃ, καὶ ὅσον ἂν καθαρώτερον ᾖ, μᾶλλον.

« [Alcméon dit :] les yeux voient à travers l'eau environnante⁴³. [Chaque œil] contient un feu, c'est évident : car quand on leur donne un coup, ils produisent des étincelles⁴⁴. [Chaque œil] voit au moyen de cette brillance et de cet éclat, lorsque cela rend les choses visibles en retour, et plus [ce feu] est pur, mieux [les yeux voient]. »

Il est finalement intéressant de garder à l'esprit que le concept de base du rayon visuel n'était pas limité aux discussions entre philosophes, mais faisait partie des conceptions communément partagées, ce qui explique que l'on trouve des expressions comme « ses yeux lançaient des éclairs » chez Aristophane⁴⁵, ou « ses yeux brillent comme des éclairs » chez Euripide⁴⁶. Des expressions que nous employons d'ailleurs encore de nos jours dans la langue française.

2.3. Le rayon visuel dans le v. 85 d'Ennius

Ces explications du phénomène de la perception visuelle se révèlent d'une grande utilité pour interpréter et traduire le vers 85 des *Annales*. Les mots du poète acquièrent en effet un sens indéniable dans ce contexte, en dehors des cadres de pensée de la science moderne. Il est tout à fait possible que le mot *radius* désigne le rayon visuel (ἄκτις) émanant des yeux humains qui seul rend possible la vision grâce au contact (*icere*, πλήσσειν – περικαθάπτειν)

43. Selon certains, ὕδωρ désigne l'atmosphère alentour (J. Beare, *Greek Theories of Elementary Cognition*, Oxford, 1906, p. 11-12), selon d'autres l'eau se trouvant à l'intérieur de l'œil (G. Stratton, *Theophrastus and the Greek Physiological Psychology Before Aristotle*, Londres-New York, 1917, p. 175-176).

44. Il s'agit de la description des résultats d'une expérience réalisée par Alcméon : « Alcméon réalise l'expérience suivante : demander au sujet de fermer l'œil pour être sûr que le feu ne vient pas du dehors, administrer ensuite à cet œil un choc léger qui donne au sujet l'impression de voir des étincelles, des "phosphènes", qui ne peuvent donc provenir que du feu intérieur à l'œil. » J.-P. Dumont (dir.), *Les Présocratiques*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1988, p. 1256.

45. Ar., V. 1032 : δεινόταται μὲν ἀπ' ὀφθαλμῶν Κύννης ἀκτίνες ἐλαμπόν. Faisons remarquer dans ce vers l'emploi du mot ἀκτίς, qui désigne précisément le rayon visuel chez le Pseudo-Plutarque, ainsi que du verbe λάμπω, à comparer avec ἐκλάμπω chez Alcméon.

46. Eur., Or. 479-480 : ὁ [...] δράκων // στίλβει νοσώδεις ἀστραπάς. Soulignons l'usage par Euripide du verbe στίλβω, qui est déjà présent chez Alcméon et qui qualifie les yeux de manière à ce point évidente que le tragique n'a même pas jugé nécessaire de le préciser par l'adjonction du substantif ὀφθαλμός ou d'un synonyme.

avec les objets. Le vers d'Ennius présente toutefois une difficulté dans la mesure où l'objet percuté par le rayon n'est pas un corps solide, mais la lumière elle-même (*lux candida*). Deux hypothèses sont ici possibles.

La première consiste à considérer qu'il y a métonymie et que l'expression *lux candida* ferait en réalité référence au soleil levant (aussi appelé *sol aureus*) qui deviendrait ainsi l'objet visé par le regard. La métonymie pourrait aisément se comprendre dans la mesure où l'impression de « lumière éclatante » est précisément l'effet recherché par Ennius. Effet qui est en outre renforcé par l'emploi du terme *radius*, même si ce dernier ne désignerait pas les rayons du soleil, mais plutôt ceux émanant directement des yeux pour permettre la vision. Étant donné qu'il n'y a dans le vers d'Ennius aucune allusion à un retour du rayon visuel dans l'œil, mais que seul le contact avec la *lux candida* a fait se dévoiler les premières lueurs de l'aube, c'est la théorie pythagoricienne que semblerait avoir retenu le poète.

Une deuxième solution est néanmoins envisageable, que d'aucuns trouveront sans nul doute plus convaincante. Elle nécessite d'admettre qu'Ennius connaissait les œuvres de Platon, ce qui est plus que probable. Or dans son *Timée*, le célèbre philosophe athénien expose sa propre conception de la perception visuelle (Plat., *Tim.* 45b-d) :

Τῶν δὲ ὀργάνων πρῶτον μὲν φωσφόρα συνετεκτίναντο ὄμματα.
[...] Τὸ γὰρ ἐντὸς ἡμῶν ἀδελφὸν ὃν τούτου πῦρ εἰλικρινὲς
ἐποίησαν διὰ τῶν ὀμμάτων ῥεῖν λεῖον καὶ πυκνὸν ὅλον μὲν,
μάλιστα δὲ τὸ μέσον συμπλήσαντες τῶν ὀμμάτων, ὥστε τὸ μὲν
ἄλλο ὅσον παχύτερον στέγειν πᾶν, τὸ τοιοῦτον δὲ μόνον αὐτὸ
καθαρὸν διηθεῖν. Ὅταν οὖν μεθήμερινὸν ἢ φῶς περὶ τὸ τῆς ὀψεως
ῥεῦμα, τότε ἐκπίπτον ὅμοιον πρὸς ὅμοιον, συμπαγὲς γενόμενον,
ἐν σῶμα οἰκωθὲν συνέσθη κατὰ τὴν τῶν ὀμμάτων εὐθυωρίαν.
[...] Ὅμοιοπαθὲς δὴ δι' ὁμοιότητα πᾶν γενόμενον, ὅτου τε ἂν
αὐτὸ ποτε ἐφάπτηται καὶ ὃ ἂν ἄλλο ἐκείνου, τούτων τὰς κινήσεις
διαδιδὼν εἰς ἅπαν τὸ σῶμα μέχρι τῆς ψυχῆς αἰσθησιν παρέρσχετο
ταύτην ἢ δὴ ὀρᾶν φάμεν.

« Parmi les organes [du visage], [les dieux] ont façonné en premier les yeux porteurs de lumière. [...] Ils ont créé ce feu pur qui est à l'intérieur de nous et qui est frère [du feu extérieur], de sorte qu'il s'écoule aplani et continu à travers les yeux ; mais ils ont comprimé les yeux, surtout en leur milieu, de façon à contenir tout le reste, plus grossier, et à ne laisser passer qu'un tel feu, pur en lui-même. Lorsque donc la lumière du jour entoure ce flux visuel, le semblable tombant alors sur le semblable, fusionnant ensemble, ils se fondent en un seul corps homogène dans la direction des yeux. [...] Il se forme donc un tout aux propriétés uniformes en raison de la similitude [des deux rayons qui le composent] ; et en transmettant dans

le corps tout entier jusqu'à l'âme les mouvements des objets que lui-même viendrait à toucher ou qui l'auraient touché, ce tout fournit cette perception grâce à laquelle nous disons précisément que nous voyons. »

Platon soutient dans cet extrait une théorie qui est à mi-chemin des deux grands courants, extramissionniste et intromissionniste, qu'il connaissait assurément : la vision serait le résultat d'un rayon visuel sortant et d'un rayon lumineux entrant, formant un tout avant de toucher les objets. Il est très tentant de reconnaître dans le μεθημερινὸν φῶς de Platon la *lux candida* d'Ennius, qui se doit de rencontrer le *radius* provenant des yeux afin de finaliser le processus de la perception visuelle. Dans ce cas de figure, l'auteur des *Annales* semble avoir privilégié, à l'image de Platon, une conception syncrétique de la vision, avec toutefois une influence prépondérante de la théorie pythagoricienne, puisque le rayon visuel garde la prééminence, dans la mesure où c'est lui qui frappe le rayon lumineux.

Finalement, à la lumière de ces conceptions antiques de la vision, l'aporie du *lux icta radiis* se trouve résolue. Nous pourrions ainsi proposer une nouvelle traduction du vers 85 qui soit à la fois porteuse de sens et respectueuse des mots d'Ennius :

« Ensuite, l'éblouissante lumière, au contact des rayons visuels, se dévoila »

2.4. Validité de l'hypothèse : Ennius et l'éclectisme philosophique

La question qui se pose maintenant est : Ennius était-il réellement susceptible d'être influencé par cette théorie particulière de la lumière et de la perception visuelle au point d'en faire le cadre conceptuel sous-jacent de certaines parties de son œuvre ? Un premier élément de réponse se trouve dans l'identification des écoles de pensée qui ont défendu cette conception. Il se trouve que la théorie attribuée au pythagorisme, courant philosophique très répandu en Grande Grèce (d'où est précisément originaire le poète), est celle qui correspond le mieux aux mots d'Ennius. Or, nombreux sont les fragments des *Annales* qui montrent que leur auteur fut profondément influencé par le pythagorisme⁴⁷ et il ne serait guère étonnant dans ces conditions que le poète rudien eût composé certains vers en ayant la conception « extramis-

47. Cf. N. Lévi, « Le *De rerum natura* de Lucrèce ou la subversion épicurienne de la révélation pythagoricienne des *Annales* d'Ennius », *RPh*, 82, 2008, p. 113-132 ; Id., « L'Épicharme et le prologue des *Annales* d'Ennius, ou les débuts de la révélation pythagoricienne dans la littérature latine », *Vita Latina*, 187, 2013, p. 17-37 ; E. Flores, « Ennio e il pitagorismo », dans M. Tortorelli Ghidini, A. Storch Marino et A. Visconti (dir.), *Tra Orfeo e Pitagora, origini e incontri di culture nell'antichità : atti dei seminari napoletani 1996-1998*, Naples, 2000, p. 507-512.

sionniste » à l'esprit. D'aucuns pourraient cependant objecter que d'autres fragments d'Ennius mentionnant la lumière ne sont pas conformes à cette théorie pythagoricienne de la perception visuelle. C'est notamment le cas du vers 572, déjà cité ci-dessus⁴⁸. Toutefois, l'on constate aussi que le pythagorisme n'est pas le seul courant de pensée qui influença Ennius, comme le montre le fragment suivant (v. 8-10 Sk) :

*Oua parire solet genus pennis condecoratum,
Non animam. [et] post inde uenit diuinitus pullis
Ipsa anima*

« Ce sont des œufs que la gent ornée de plumes est habituée à engendrer, non pas une âme. À partir de ce moment-là, l'âme elle-même vient de la part des dieux dans les poullets. »

Ces vers montrent que le poète n'hésitait pas à fusionner à sa manière les principes pythagoriciens (dans ce cas-ci, la théorie de la métempsycose) et orphiques (*via* la mention des oiseaux comme réceptacle de l'âme), opérant ainsi une sorte de synchrétisme. La pensée d'Ennius n'étant pas limitée par un canevas restrictif, il n'est guère surprenant de voir le poète employer plusieurs systèmes explicatifs différents (celui des Pythagoriciens, mais aussi celui de Platon) pour décrire la lumière et le phénomène de perception visuelle, en fonction des effets poétiques voulus ou de son inspiration du moment.

Conclusion

Au terme de cette étude, nous espérons avoir clarifié deux problèmes posés par les vers 84-85 des *Annales* d'Ennius. Le premier concerne l'identification du *sol albus*, qui a provoqué une abondante polémique, en grande partie due à l'impact qu'a cette identification sur le contexte de la prise d'auspices de Romulus et Rémus dans les vers qui précèdent. À la suite de R.V. Albis, mais avec d'autres arguments, nous proposons un retour à l'hypothèse initiale qui voyait la lune dans le *sol albus*. Défendre cette position a notamment nécessité de préciser au préalable la signification des mots *albus* et *candidus* dans le contexte des astres lumineux chez Ennius et dans leur rapport avec le grec λευκός : il s'avère que la notion de brillance éclatante associée à l'astre solaire diurne et que renferme l'adjectif grec serait traduite chez Ennius par *candidus*, tandis qu'*albus* ne ferait référence qu'à la simple couleur blanche, dépourvue d'éclat. Le second problème que nous avons tenté de résoudre a trait à l'étrange description que fait le poète de l'apparition de la

48. Cf. *supra*, le point 1.2. « Sur l'opposition *albus/candidus* ».

lumière au vers 85 (*radiis icta lux*). Le syntagme utilisé ne se comprend bien qu'à travers le prisme des conceptions antiques de la perception visuelle. La théorie pythagoricienne, selon laquelle les yeux émettraient un flux visuel qui, en rencontrant les objets, rendraient possible la vision, semble avoir eu une influence particulière sur Ennius. En identifiant *radiis* au flux visuel en question, nous comprenons pourquoi c'est la « lumière » (*lux*, à comprendre soit comme le soleil lui-même par métonymie, soit comme le rayon lumineux extérieur qui, conformément à la théorie platonicienne, fusionne avec le rayon visuel intérieur pour permettre la vision) qui est frappée. Enfin, comme Ennius était très ouvert à diverses influences philosophiques, il ne faut pas exclure une certaine polysémie des mots entraînant un effet suggestif hautement poétique qui fut une des principales causes de son succès. Lorsque le poète se vantait d'avoir « trois cœurs »⁴⁹, cela n'était pas anodin.

Nicolas L.J. MEUNIER

Fonds National de la Recherche Scientifique (Belgique)

Université catholique de Louvain

49. Gell. 17,17,1 : *Quintus Ennius tria corda habere sese dicebat, quod loqui Graece et Osce et Latine sciret.*

SOMMAIRE

Dominique ARNOULD	
Des poulpes et des seiches aux amphidromies	7
Jacqueline ASSAËL	
Le verset 4, 2 de la <i>Deuxième Épître aux Corinthiens</i> : un raisonnement sur le mode du « selon que »	13
Francesca Prometea BARONE	
La justice privée chez les chrétiens au IV ^e siècle d'après la correspondance de Basile de Césarée	25
Marie-Thérèse CAM, Yvonne POULLE-DRIEUX et François VALLAT	
<i>Canini</i> , crochets et dents de loup du cheval d'Aristote à Végèce (<i>mulom.</i> 3, 5)	41
Camille DENIZOT	
La double négation et le tour οὐδεὶς οὐκ ἦλθεν	65
Annick LALLEMAND	
Le vase à parfum a-t-il été brisé à Béthanie ? Quelques réflexions sur le sens de συντριψασα dans l'Évangile de Marc, 14, 3	91
Nicolas L.J. MEUNIER	
Ennius, les astres et les théories anciennes de la vision. À propos de <i>Sol albus et radiis icta lux</i> (v. 84-85 Sk)	101
Jocelyne PEIGNEY	
La « vie bestiale » (θηριώδης βίος) au V ^e et au IV ^e siècle : l'identité humaine et les réutilisations du motif	123
Jean-François THOMAS	
De <i>terror</i> à <i>uereri</i> : enquête lexicale sur des formes de peur et de crainte en latin	143
NOTES ET DISCUSSIONS : Jean-Louis PERPILOU – Archéologie et philologie mycé- nienne	169
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE	183
RÉSUMÉS / ABSTRACTS	225



ISSN 0035-1652
ISBN 978-2-252-03939-7